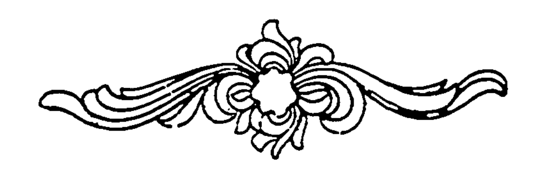
ESSAI DE MONOGRAPHIE FAMILIALE

Zéphirin Paquet

Sa Famille

Sa Vie

Son Oeuvre



QUÉBEC
1927

CHAPITRE VII

Création de l'établissement Paquet

NOUS avons suivi, jusqu'ici, dans notre récit l'ordre chronologique des faits ; mais au moment où M. Paquet se stabilise pour la vie dans une maison bien sienne, nous croyons mieux faire d'interrompre cet ordre pour présenter au lecteur, dans une série de tableaux, quelques traits caractéristiques de ce héros du commerce. Nous le retrouverons toujours et partout avec ses qualités maîtresses de bon sens, d'ordre, d'énergie et d'activité dévorante.

Voici d'abord le bâtisseur et l'organisateur de magasin.

Toute la vie de M. Paquet présente un exemple rare de succès constants, d'une marche toujours progressive vers la fortune. Venu à Québec avec ses seuls dix doigts, il devint, après douze années d'un incessant labeur, le premier laitier de la ville. Plus tard, commerçant heureux, il mit toutes ses économies au service de son capital, agrandit ses magasins, multiplia ses ventes et finit par créer, rue Saint-Joseph, le vaste établissement qui porte son nom.

Une courte excursion à travers les greffes nous montrera comment M. Paquet devint propriétaire d'un important immeuble où il édifia successivement trois magasins qui sont bien son œuvre et sa gloire.

Le besoin d'agrandir, d'étendre ses opérations commerciales, semble inné chez M. Paquet. Nous l'avons vu, à Saint-Sauveur, rouler sa vieille maison en bois au fond de la cour et bâtir à la place un confortable magasin aux murs de briques. Nous l'avons vu aussi, chez M. Angers, se donner de l'espace. Et cependant, là encore, il se sentit trop à l'étroit. Mais où trouver mieux ?

Au commencement de 1878, le magasin de M. Ferdinand Carrier, fut mis en vente. C'était une bonne maison " en briques à feu ", à quatre étages, ayant quarante et un pieds de façade sur la rue Saint-Joseph et située juste vis-à-vis de l'église Saint-Roch. Une aile, à un étage seulement, prolongeait son rez-de-chaussée en arrière d'une vingtaine de pieds. M. Paquet connaissait bien cette maison et s'en porta acquéreur le 5 février 1878 pour une somme de $14,000.

Madame Mary Ann Donahue, veuve de F. Carrier, et ses enfants vendaient en même temps à l'acquéreur — " tous les objets mobiliers qui se trouvaient au magasin à cette date et tout ce qui en dépendait tel que : poêles, tuyaux, bancs, chaises, miroir, gazeliers, globes, porte-habits et généralement tous autres objets destinés à l'usage du magasin sans exception ni réserve quelconque. "[1]

Vivant, M. Ferdinand Carrier[2] se serait sans doute réjoui de cette transaction, car M. Paquet était

---

[1] Greffe T.-L. Gauvreau. — 5 février 1878, No 14302.

L'immeuble de M. Carrier constituait le lot cadastral, No 1476, contenant 41 pieds de front sur 165 de profondeur entre les rues Saint-Joseph et Desfossés.

[2] M. Carrier mourut le 22 novembre 1876. Madame Carrier continua son commerce simplement pour liquider le stock en magasin.

son meilleur ami. Qui, dans Saint-Roch n'a vu ces deux hommes se promener ensemble, le soir après souper, le long de la rue Saint-Joseph, devisant de leurs affaires ? M. Paquet, plus grand, marchait un peu la tête baissée, les lunettes relevées sur le front, les mains derrière le dos et semblait tout absorbé dans ses projets d'achats et d agrandissement. Il ne se doutait pas, au cours de ces causeries, que la mort allait bientôt lui faire de la place dans le magasin même de son ami.

C'est le 1er juillet 1878 que, d'après son contrat, M. Paquet entrait en jouissance de la maison Carrier ; mais ce ne fut que vers la mi-octobre qu'il se transporta du magasin " vis-à-vis du Couvent " au magasin " vis-à-vis de l'église. "

Quatre jours après l'acquisition de la maison de M. Carrier, le 9 février 1878, M. Paquet avait acheté de Joseph Philippon, dit Picard, le lot cadastral No 1555 pour une somme de $1,400[3]. Il y avait sur ce terrain de 50 pieds de front sur 87 pieds et demi de profondeur une petite maison en bois, à un étage, qui servit longtemps de débarras au magasin.

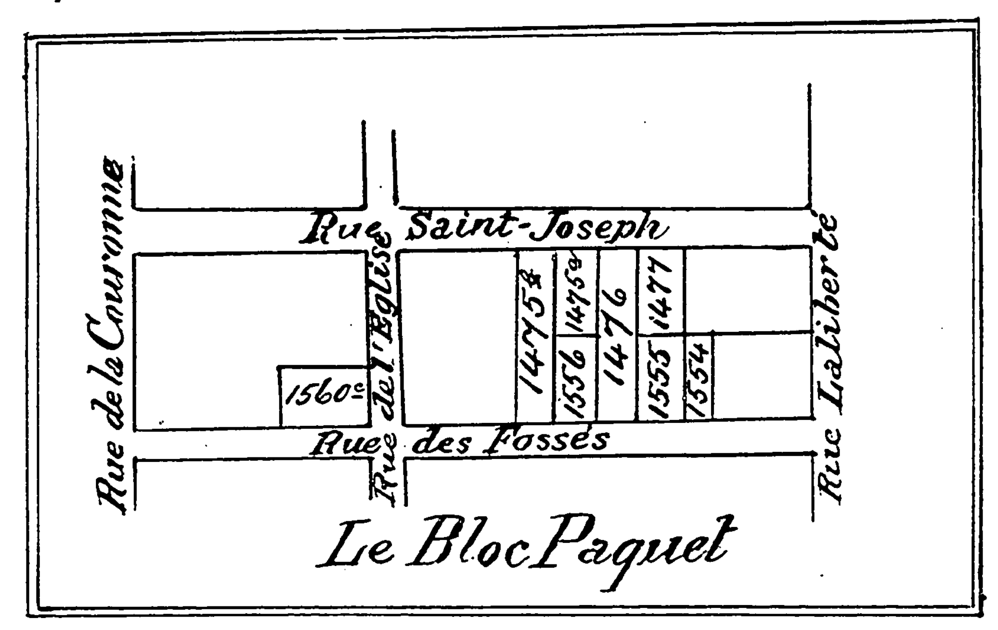
Trois ans après, le 22 février 1881, Théophile Lortie cédait aussi le lot cadastral No 1477 de 52 pieds de front sur 76 de profondeur " avec la maison à deux étages dessus construite. "[4] Cette dernière acquisition complétait les deux précédentes et donnait à M. Paquet entre les rues Saint-Joseph et Desfossés une propriété de 93 pieds de front.

---

[3] Greffe T.-L. Gauvreau, 9 fév. 1878, No 14306.

[4] Greffe T.-L. Gauvreau, 22 fév. 1881, No 15818.

Mais cela ne satisfit pas encore son désir d'agrandissement. Aussi le voit-on, le 27 février 1882, acheter de Mr. James McCorkell le lot No 1475-a[5] et le lendemain, 28 février, de Jean Martineau, le No 1556.[6] C'est une poussée de 36 pieds de plus vers l'ouest. Cette poussée reprendra en 1890. En effet, lorsque les héritiers de J. McCorkell et de son épouse, Eliza Parke, voudront liquider la succession de leur père et mère, c'est encore M. Paquet qui se portera acquéreur du lot 1475-b[7].



Si enfin nous y ajoutons le lot No 1554, acheté le 19 octobre 1887[8], nous avons l'ensemble des terrains et des bâtisses devenues en douze ans la propriété de M. Paquet. Ces terrains s'étendent tous, à l'exception du dernier, de la rue Saint-Joseph à la rue Desfossés. En additionnant les mesures officielles nous

5 Greffe T.-L. Gauvreau, 27 fév. 1882.
6 Greffe T.-L. Gauvreau, 28 fév. 1882.
7 Greffe W. Larue, 5 mars, 1890.
8 Vente par licitation — enregistrée No 76804, année 1887.

obtenons, sur la première rue, un front de 175 pieds 8 pouces, et, sur la deuxième, une longueur de 216 pieds 10 pouces. A ces acquisitions, il faut ajouter pour être complet l'emplacement, No cadastral 1560, situé au coin de la rue Desfossés et de l'Église, de 112 pieds sur la première et de 64 sur la seconde. Cet immeuble, " avec les étables dessus construites, " fut acheté de Mme Théophile Hudon, le 15 mai 1886[9]. Il servit plus tard d'écurie et de remise pour les voitures de livraison.

Si nous totalisons les prix d'achat de tous ces immeubles, nous arrivons à une somme de $63,402, non compris les frais secondaires. Et, chaque fois, M. Paquet payait argent comptant devant notaire : non par bravade, mais par principe d'économie. Jamais, en effet, il ne voulut laisser à ses dettes le temps de produire des intérêts.

Quittons les greffes. Saluons bien bas, Messieurs les notaires et remercions-les de garder si fidèlement les moindres détails de l'histoire de notre vie, de l'histoire de nos habitations, de l'histoire de notre sol.

Suivons maintenant M. Bertrand, entrepreneur général, que M. Paquet appelait plaisamment " mon architecte. " En 1879, le voici qui élève, en arrière de l'aile, un bâtiment à trois étages qui prolonge le rez-de-chaussée d'au moins quarante pieds. L'ensemble des constructions va donc présenter le même dessin que la maison Angers, avec ses deux édifices parallèles à trois étages et sa partie centrale d'un étage seulement au toit en plateforme percé d'une grande lucarne rectangulaire.

---

[9] Greffe L.-P. Sirois, 15 mai 1886.

M. Paquet et sa famille occupaient les deux étages de la maison Carrier sur la rue Saint-Joseph. Le magasin comprenait tout le rez-de-chaussée, vaste salle de 135 pieds sur 41. On y pénétrait par une porte à deux battants placée bien au milieu de la façade. Des deux côtés, le long des murs, les rangées traditionnelles de tiroirs, de tablettes et de comptoirs ; au centre, çà et là, des tables chargées de marchandises ; au fond, un large escalier, unique jusqu'au palier, puis double, montant à droite et à gauche. Au-dessus du palier, appuyé au mur, un grand miroir, qui permettait à chacun de se reconnaître en gravissant les degrés ; qui permettait aussi à certains employés du premier étage d'y projeter leur mine souriante et leur geste accueillant. Les distraits s'y méprenaient parfois et piquaient du nez contre la glace, à la grande satisfaction des spectateurs.

L'escalier donnait accès au premier étage de la nouvelle construction où s'étalaient les fourrures et les chapeaux. De cette salle, en passant par dessus la plateforme centrale, on arrivait aux appartements de la maison Carrier résidence de la famille Paquet

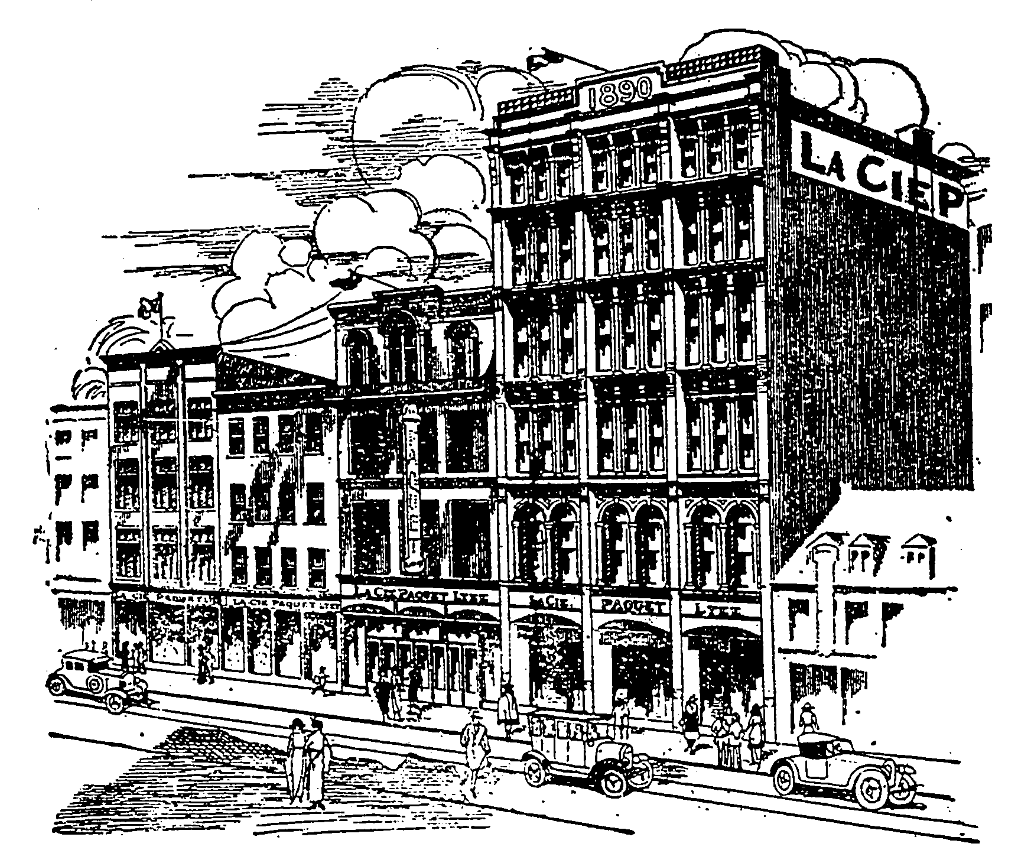
Trois ans plus tard, M. Paquet et son véritable architecte, M. Elzéar Charest sont encore en conférence. Ecoutez le maître :

— Tu vas me démolir " chez McCorkell " et me construire là un autre magasin sur toute la largeur du terrain. Il faudra qu'il ait 135 pieds de profondeur comme celui-ci — trois étages — muré pierre et brique — couvert et fermé avec porte et fenêtres avant l'hiver de 1883.

— Ce sera fait, M. Paquet.

Et M. E. Charest se retire pour méditer et tracer ses plans. Ils étaient prêts et approuvés au commencement de février 1883. Le 14 du même mois, M. Georges Beaucage, signait le contrat pour l'entreprise de la maçonnerie, qu'il s'engageait à livrer le 15 août.

C'est donc, en 1884, que fut mis en marche ce deuxième magasin aux larges et vastes proportions



MAGASINS ACTUELS DE LA COMPAGNIE Z. PAQUET

Six ans après, il devenait trop étroit au gré de M. Paquet. L'architecte revint.

— M. Charest, il me faut un troisième magasin.

— Et où voulez-vous que je le mette ?

— Chez le voisin... Je viens d'acheter tout le bien de McCorkell. Démolis ce qu'il y a dessus et construis-là quelque chose de grand, de haut, de beau.

Chacun peut voir si M. E. Charest fit grand, haut et beau, l'édifice est encore là sous nos yeux avec ses six étages et sa superbe façade aux grandes vitres pleines de lumière élégamment encadrées par de gracieuses colonnettes en granit poli. Il porte à son fronton le millésime de 1890.

Ce triple magasin demandait nécessairement une organisation spéciale pour le chauffage, l'éclairage, les ateliers, les salles d'échantillons. A cette fin fut construit sur la rue Desfossés un bâtiment à quatre étages tel que nous l'y voyons encore aujourd'hui du côté ouest de la cour.

Ajoutons que, dès ses premières années au magasin Carrier, M. Paquet prit à sa charge le service de livraison. Il lui fallut alors construire une écurie pour ses deux premiers chevaux. Si, cher lecteur, vous tenez à savoir où elle était, allez à la salle de livraison actuelle et l'on vous montrera une porte avec, au-dessus, le ventilateur réglementaire : c était là.

Le lecteur nous pardonnera ces détails arides ; mais nous devions à la mémoire de M. Paquet de retracer fidèlement son œuvre.

Avant de terminer ce chapitre, il faut dire encore que la seule tête qui organisait ces magasins, qui les meublait et les approvisionnait en marchandises, qui tenait la comptabilité et prévoyait tout, c était celle de M. Paquet. Sa tête était son bureau et lui tenait lieu de livres. Que l'on juge, de ce fait, ce qu'il y avait de puissance, dans son esprit, de lucidité dans ses vues, de suite dans ses idées. Point d'illusions dans ses projets : tout avait été réfléchi, pesé, calculé.

Avant de donner ses ordres il avait dans de longues méditations prévu les dépenses, supputé les bénéfices, préparé ses achats et ses ventes.

Les méditations de M. Paquet ont vraiment créé la maison de commerce que nous admirons aujourd hui avec ses vastes salles pleines de lumière et pleines de marchandises, avec ses étalages, ses comptoirs et ses rayons où tout est rangé, classé, ordonné avec le meilleur goût.

Evidemment il ne faudrait pas croire que toutes les installations perfectionnées que nous voyons aujourd'hui existaient du temps de M. Paquet. Celui-ci travaillait selon les usages et avec les instruments de son époque. Et cependant il fut un progressif dans toute la force du terme.

Dès qu'il fut convaincu que des échantillons, placés au bon endroit dans chaque rayon, rendraient au client le choix plus commode et la vente plus rapide, il l'autorisa partout. Le gros poêle à bois qui en 1878 chauffait encore le magasin Carrier disparut bientôt pour faire place au chauffage à vapeur. Lorsque en 1883, on parla à Québec d'installation de lumière électrique, et bien avant que la compagnie "Quebec & Levis Electric Light" ne fut en état de donner un service régulier, M. Paquet fabriquait lui-même sa lumière, et l'on venait voir de toute la ville les "*cinq soleils de M. Paquet*" qui brillaient comme des phares, à côté des becs de gaz fumeux de la rue Saint-Joseph. L'un des premiers aussi, il dota son magasin de ces boîtes métalliques qui, roulant sur fil, conduisaient l'argent au bureau et en ramenaient la monnaie. Dès lors on ne fit plus "*le cash*" dans les

allées, et M. Paquet, délivré de ce souci administratif, fut tout entier à la surveillance générale de son magasin.

L'œuvre de cet habile commerçant prit donc, surtout à partir de 1880, une allure de plus en plus progressive et réglée. Aussi le public lui accorda largement sa confiance. Pouvait-il en être autrement alors qu'on touchait du doigt le but précis de la vie de M. Paquet : servir ses concitoyens par un commerce honnête : les servir toujours mieux, toujours plus.

Une place pour chaque chose et chaque chose à sa place.
Un temps pour chaque chose et chaque chose en en son temps.

